

A l'Université de Montréal Une bibliothèque anémiée

Michèle Lalonde

Volume 2, numéro 2 (8), mars-avril 1960

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59703ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lalonde, M. (1960). A l'Université de Montréal : une bibliothèque anémiée. *Liberté*, 2(2), 89-91.

Une bibliothèque anémiée

MICHÈLE LALONDE

Il faut beaucoup d'indulgence à l'amateur de poésie qui conçoit le projet logique mais inutile de consulter la Bibliothèque de l'Université de Montréal, dans l'espoir compréhensible d'y trouver une collection, sinon complète, du moins intéressante et raisonnablement équilibrée des publications canadiennes de date récente¹.

Pour des motifs peu devinables — mais qu'il convient sans doute d'imaginer admissibles, inéluctables et fort nombreux — la Bibliothèque de l'Université offre un rayon de poésie canadienne si pauvre, si piètrement représentatif de la production actuelle, qu'il n'est même pas possible de s'y procurer *Le Tombeau des rois* d'Anne Hébert, recueil paru depuis sept ans, encore bien moins *L'Etoile pourpre* d'Alain Grandbois, que présentèrent les Editions de l'Hexagone en 1957.

Les oeuvres antérieures de ces deux écrivains sont toutefois inscrites au catalogue, mais il y a lieu de se demander, en regrettant par ailleurs l'omission non moins étonnante des *Chambres de bois*, si l'on n'a pas pris le parti de les ignorer systématiquement depuis 1950.

Le sort dévolu aux poètes de la génération suivante n'offre même pas, hélas, la consolation d'une reconnaissance partielle. L'attention accordée aux écrits qui composent à l'heure actuelle ce qu'il est convenu d'appeler "la jeune poésie canadienne" est réduite à sa plus simple expression sous le signe éclatant du zéro².

¹ Le cas auquel nous nous arrêtons ici pourrait être plus décevant; il n'est cependant pas unique: la Bibliothèque Municipale de Montréal et la Bibliothèque Saint-Sulpice ne semblent guère mieux approvisionnées et ne permettraient, encore récemment, qu'une consultation fort insuffisante en ce domaine.

² Exception faite des textes parus occasionnellement dans les *Ecrits du Canada français*, dans les revues *Situations* (*Orphée*) et *Liberté* (*Hexagone*) auxquelles la bibliothèque s'est abonnée, il est à peu près impossible de prendre une connaissance même rudimentaire de la poésie qui se crée actuellement au Canada français.

Ainsi, malgré la réputation et le choix sans cesse augmenté des créations littéraires qu'il publie régulièrement, la direction de la Bibliothèque n'a pas encore trouvé le moyen de faire l'acquisition d'une seule oeuvre de Roland Giguère. Cet auteur, pourtant si présent, si affirmé dans le contexte de notre littérature, est tout à fait rayé des registres bibliographiques et ses livres sont introuvables sur les rayons déjà assez mal garnis de la réserve.

Cette négligence semble d'ailleurs gracieusement étendue à tous les poètes publiés chez Erta, et les personnes désireuses de se réfugier à l'Université pour y lire Françoise Bujold, Claude Heafely, Gilles Hénault ou Claude Gauvreau, devront passer leur optimisme à compter ces absences dans les fichiers de la Bibliothèque. Ce sont là en effet des noms inexistantes et qui ne figurent pas aux côtés des Jovette Bernier (*Mon Deuil en rouge*, 1945), Janette Bertrand (*Mon Coeur et mes chansons*, 1946), Gédéon Boucher (*Gazouillis*, 1940) ou Paul Andrinet (Union des Jeunes écrivains, *Mémoires sur cordes libres*, 1956) dont la Bibliothèque conserve les oeuvres.

En revanche, les fervents de littérature mariale sont assez bien défendus et trouveront sans trop d'efforts, parmi les douze ou quatorze titres classifiés au nom de Roger Brien, le *Chemin de la croix à trois* ou le *Chant d'amour* qui les intéressent.

Mais il est inutile de chercher un quelconque ouvrage poétique publié par les Editions de l'Hexagone depuis l'existence de cette maison: aucun exemplaire de la série "Les Matinaux" n'est enregistré, pas plus d'ailleurs que les plaquettes antérieures ou postérieures à cette collection que nous ont livrées les auteurs qui ont publié sous sa rubrique. Luc Perrier, Jean-Paul Filion, Louise Pouliot, Pierre Trottier, Olivier Marchand, Alain Marceau, Michel van Schendel brillent donc par leur absence; il ne faut demander de Claude Fournier ni *Les Armes à faim*, ni *Le Ciel fermé*; *Séquences de l'aile* de Fernand Ouellette est aussi introuvable que *Ces Anges de sang*; et Jean-Guy Pilon n'est pas davantage mentionné au catalogue pour *L'Homme et le jour* ou *Les Cloîtres de l'été* qui lui avait valu le Prix David 1955.

Les ouvrages primés ne semblent d'ailleurs jouir en ce domaine d'aucune considération privilégiée si l'on s'arrête à constater que *La Mort à vivre* de Georges Cartier (Prix Interfrance 1954) ou *Les Pavés secs* de Jacques Godbout (Prix David 1959) n'ont pas mieux attiré l'attention du bibliothécaire que les autres publications de ces mêmes auteurs. La faveur populaire dont peuvent s'enorgueillir quelques aînés ne réussit guère mieux à imposer leurs oeuvres récentes: *Présence de l'absence*, dont la parution remonte à quatre ans, est l'édition manquante par excellence dans une collection d'autre part assez complète des oeuvres

de Rina Lasnier, et l'exemple de *L'Etoile pourpre* a déjà été signalé à propos d'Alain Grandbois.

L'Université de Montréal ne fait pas plus d'honneur aux initiatives des autres maisons d'édition qui nous ont révélé des auteurs significatifs depuis quelques années. *Fuites intérieures* et *Matin sur l'Amérique* d'André-Pierre Boucher, *Il fait clair de glaise* de Maurice Beaulieu, *Poèmes* de Gilles Groulx, *Terres prochaines* de Guy Fournier, *Boréal* et *Les Temples effondrés* d'Yves Préfontaine, sont autant d'oeuvres publiées par les Editions d'Orphée dont il est encore impossible d'obtenir les exemplaires à la Bibliothèque.

Les Editions Quartz, les éditions Goglin, et toutes les éditions à compte d'auteur paraissent également défavorisées, et l'on n'a fait aucun cas des écrits de Kline Sainte-Marie, Diane Spiecker, Michelle Drouin, Jean-Paul Martino, Guy Arsenault, Guy Gervais, Alan Horic, Gilles Vigneault, Jacques Brault, Wilfrid Lemoine, Paul-Marie Lapointe et tant d'autres qui retiennent pourtant à tour de rôle l'intérêt général de la critique.

Cette ignorance systématique est inadmissible dans une université locale dont le premier souci et le plus cher devoir devraient être de surveiller avec une attention passionnée et toujours en éveil les moindres manifestations de la culture canadienne-française pour en faciliter aussitôt l'accès et l'étude approfondie³.

On invoquerait toutes les objections financières du monde qu'il resterait encore injustifiable de soutenir que l'achat annuel d'une trentaine de plaquettes poétiques dont le coût minimum dépasse rarement la modique somme d'un dollar et vingt-cinq cents, pût imposer une dépense tellement onéreuse qu'on soit perpétuellement forcé d'y renoncer comme à une sorte de luxe et d'en faire un sacrifice que nous aurons ici la bonne grâce de supposer douloureux.

Mais cette situation ridicule durera sans doute aussi longtemps que l'indifférence ou l'inconscience passive qui en sont la cause. Et à moins d'un réveil aussi énergique qu'imprévisible, la Bibliothèque de l'Université de Montréal menace de prolonger indéfiniment cette farce un peu amère de refuser à Grandbois, Giguère ou Anne Hébert le privilège de côtoyer, sur les rayons de poésie canadienne, les illustres inconnus dont elle conserve sereinement les dépouilles littéraires.

Michèle LALONDE

³ Il est vrai que l'empressement de certaines universités américaines — notamment Harvard, Houston, Cornell, Michigan — à faire l'achat régulier de recueils parmi les titres que nous avons cités, compense assez le désintéressement de nos propres institutions; mais il faudrait un surplus d'humour pour apprécier cette singulière ironie.